

Le Dynamiteur

Du même auteur chez À vue d'œil :

Une main encombrante

Les Bottes suédoises

Henning Mankell

Le Dynamiteur

*Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne*



Titre original : *Bergsprängaren*
Éditeur original : Leopard Förlag,
Stockholm

- © Original : Henning Mankell, 1973
- © Éditions du Seuil, septembre 2018, pour la traduction française
- © À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0308-6

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

Préface

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis la parution de ce livre, soit un quart de siècle. La première partie du livre, je l'ai écrite dans un appartement de Løkkeveien, à Oslo. C'était la fin de l'automne, il faisait froid. Par la fenêtre de mon bureau traversé de courants d'air, je voyais l'ambassade américaine. Devant ses grilles avaient lieu en permanence des manifestations. J'y allais entre mes séances de travail. On pouvait encore essuyer les commentaires sévères des passants. Mais ils étaient moins nombreux et moins haineux qu'avant. C'était en 1972. Les Américains étaient en train de perdre leur guerre d'agression sans issue au Vietnam.

Je me souviens clairement de cet automne. Les feuilles qui jaunissaient dans le parc du Château, les marines toujours aussi renfrognés devant la porte de l'ambassade. Mais surtout, je me souviens de ce que je pensais. C'était une époque de grande joie, de grande énergie. Tout était encore possible. Rien n'était ni perdu, ni joué. À part que les Vietnamiens allaient très certainement gagner. L'impérialisme craquait aux entournures. L'avenir avait ouvert des voies maritimes avec assez de tirant d'eau. Mais il y avait aussi des images contradictoires : ni moi, ni aucun de mes amis n'imaginions connaître de notre vivant l'effondrement du système de l'apartheid en Afrique du Sud. En regardant en arrière, je vois combien nous avons à la fois raison et tort. Comme toujours quand on regarde l'avenir.

J'écrivais ce livre en me disant que ce serait un début : être publié pour de bon, pour la première fois. Jusque-là, j'avais placé de petits textes dans des journaux. Et fait jouer quelques-unes de mes pièces. Grâce à mon travail de metteur en scène dans plusieurs théâtres, j'avais enfin les moyens économiques de consacrer un mois à l'écriture. Car c'était devenu une question existentielle : qu'est-ce que cela allait donner ?

Je m'étais mis en tête d'essayer d'éviter les refus. Du moins en ce qui concernait les textes longs. Les romans, en somme. Pour cette raison, un an plus tôt, j'avais déchiré quelques manuscrits que je ne trouvais pas assez bons. Je ne les avais pas envoyés. Mais quand ce livre a fini par être prêt (la dernière partie a

été rédigée dans un appartement tout aussi venteux de Trotszgatan à Falun), j'ai glissé le manuscrit dans une boîte aux lettres. En juin, j'ai reçu une carte avec le portrait de Dan Andersson*. Sune Stigsjöo était alors directeur éditorial à Författarförlaget. Il m'informait que mon livre était retenu et allait paraître.

Il a eu de bonnes critiques. (Si je me souviens bien, seul Björn Fremer du *Kvällsposten* avait été négatif.) Cela m'a permis de recevoir des bourses. J'étais désormais dispensé de tâches alimentaires.

C'était il y a un quart de siècle. J'ai rédigé le manuscrit avec une vieille machine à écrire peu fiable à clavier norvégien. Aujourd'hui, j'écris ces lignes

* Dan Andersson (1888-1920), romancier et poète, apparenté aux *écrivains prolétariens*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

sur un ordinateur qui pèse trois kilos à peine.

Bien sûr, il s'est passé beaucoup de choses, en vingt-cinq ans. Certains murs sont tombés, d'autres ont été érigés. Un empire s'est écroulé, d'autres se sont affaiblis de l'intérieur, et de nouveaux centres de pouvoir se sont formés. Mais les déshérités et les exploités ont continué à s'appauvrir. Et la Suède est passée d'une tentative de construction d'une société décente à une entreprise de casse sociale. Une distinction de plus en plus claire entre personnes utiles et inutiles. Aujourd'hui, à l'extérieur des villes suédoises, il y a des ghettos. On n'en voyait pas il y a vingt-cinq ans.

En relisant ce livre après toutes ces années, je remarque que ce quart de siècle, au fond, n'a pas été si long. Ce

que j'y ai écrit reste en grande partie encore valable.

Dans cette édition, j'ai effectué quelques corrections mineures. Mais le récit est identique. Je n'y ai pas touché. Cela n'a pas été nécessaire.

Henning Mankell
Mozambique, novembre 1997

Le faire-part

— Bordel, pourquoi ça ne pète pas ?

Norström trépignait rageusement du pied gauche. Il s'était empêtré dans une bobine de fil de fer qui traînait parmi les éclats de roche. Il trépignait du pied gauche et le fil de fer se lovait autour de son godillot toujours plus haut sur sa jambe. Il aurait facilement pu se pencher et, en tirant dessus avec la main, d'un seul coup sec s'en débarrasser.

Mais Norström ne se pencha pas. Il continua à trépigner rageusement du pied. Il transpirait. Sa chemise de flanelle grise déboutonnée très bas sur son ventre débordant absorbait sa sueur qui sentait la peau aigre et sale.

Norström était contremaître. Ce samedi après-midi de la mi-juin, le

chantier à découvert fumait sous la chaleur écrasante. Norström dirigeait le dynamitage de tunnels pour la ligne de chemin de fer. Elle devait passer à double voie, et pour cela il fallait trois nouveaux tunnels. On travaillait à présent à celui du milieu, le plus long et le plus délicat. Ils venaient d'entamer la paroi rocheuse. La surface hérissée de pointes du granit gris avait été dénudée de sa mince couche de terre. La roche reflétait la lumière. La paroi s'élevait presque verticalement à environ trente mètres du sol. C'était une petite butte rocheuse, à peine quelques centaines de mètres de rayon, à travers laquelle il fallait faire passer le tunnel et la voie ferrée.

Norström n'aimait pas creuser les tunnels. « Soit on fait sauter toute la montagne, soit on laisse tomber. Faire un trou tout droit au travers, c'est juste de

la foutaise. Tôt ou tard, ça s'effondre. » C'était sa façon de voir. Jusqu'à la cinquantaine, heureusement, il lui avait été épargné de creuser plus d'un tunnel tous les cinq ans, mais là, il avait droit à trois d'un coup.

— Qu'on vienne m'enlever cette saloperie !

Norström fusilla du regard quelques ouvriers qui attendaient, appuyés sur leur barre à mine, bien contents de profiter de la pause impromptue : d'une part le détonateur n'avait pas explosé, d'autre part Norström s'était emmêlé le pied dans du fil de fer. Appuyés sur leur barre à mine, dos au soleil, ils attendaient.

— Allez, file l'aider.

De la pointe du pied, Oskar Johansson botta le train du benjamin de l'équipe. Un gosse de quatorze ans, petit et maigre. Il obtempéra et courut sur le sable jusqu'à

Norström, se pencha vivement et se mit à secouer le fil de fer.

— Ne tire donc pas comme ça ! Démêle-le.

Norström s'irritait de plus en plus. Il plissa les yeux dans le soleil, tourna la tête vers la paroi rocheuse, jeta un coup d'œil au gamin qui farfouillait prudemment dans le fil emmêlé, puis fixa les dynamiteurs immobiles appuyés sur leur barre à mine.

— Pourquoi ça ne pète pas ?

Norström hurlait. Oskar Johansson se redressa.

— Je vais aller voir.

Au même instant, le fil de fer se détacha du pied de Norström. La pause était finie. Il fallait maintenant déterminer la cause de ce dynamitage raté. Et c'était à Johansson de le faire, car c'était lui qui avait placé la charge. Chaque dynamitage